Les théories de la croissance

Pensez à effectuer l'analyse préalable du sujet que nous vous proposons sur le site, c'est avec cet entraînement que vous acquérrez les principales techniques de la problématisation en Analyse Economique et Histoire des Sociétés Contemporaines. Cet entraînement est indispensable pour obtenir une bonne note aux concours.

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

* *

I. Vers la croissance sans fin ou l'état stationnaire ?.....2
II. Les interrogations sur la stabilité de la croissance.....4
II.1. L'impossible croissance équilibrée (Harrod-Domar).....4
II.2. La croissance équilibrée (Kaldor et Solow).....5
III. Les interrogations sur les facteurs de la croissance.....7
III.1. Un résidu pas si résiduel.....7
III.2. Des facteurs qualitatifs de la croissance.....7
III.3. La croissance endogène ou l'interaction positive.....8

* *

Plusieurs méthodes permettent, en comptabilité nationale, d'évaluer le Produit Intérieur Brut. On peut additionner les valeurs de la consommation dite finale, de l'investissement (plus exactement la formation brute de capital fixe ou FBCF), des exportations et de la variation des stocks. On peut aussi sommer l'ensemble des rémunérations versées par les entreprises (résidentes) et l'ensemble des excédents bruts d'exploitation de ces entreprises, puis ajouter le montant des subventions d'exploitation duquel on retranche les impôts liés à la production. On peut enfin l'évaluer par la somme des valeurs ajoutées (à laquelle on ajoute par convention la TVA et les droits de douane). Cette dernière méthode (les trois donnent le même résultat !) est peut-être la plus parlante pour comprendre en quoi la croissance économique est considérée comme un indicateur de performance économique, voire de « progrès », et synonyme d'ingéniosité humaine et d'enrichissement.

La croissance économique, considérée comme un indicateur de performance économique, est le taux de croissance, sur une certaine période, du PIB. Les variations de ce taux de croissance font que l'on parle de fluctuations (terme neutre), d'oscillations (terme moins neutre car faisant référence à un équilibre), de cycles (fluctuations dont on peut repérer une périodicité et une amplitude).

La croissance est un phénomène économique que l'on considère récent. Dans son étude réalisée sur la croissance de longue période, Maddison estime en effet que la croissance a été nulle durant la période qu'il qualifie d'agraire (500-1500). De 1500 à 1700, au cours d'une période qualifiée de progressive, il estime que la croissance annuelle moyenne n'aurait été en moyenne que de 0,3%. L'essor du capitalisme commercial de 1700 à 1820 aurait permis une croissance annuelle moyenne de 0,6%, avant que le capitalisme, qualifié d'industriel, n'autorise une croissance annuelle moyenne d'environ 2,5% à partir

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 5 pages.

Dossier
Les théories de la crissance

de 1820, ce taux ne devant pas masquer les disparités entre les périodes 1870-1913 (taux de croissance annuel moyen de 2,7%), 1913-1950 (1,9%), 1950-1973 (4%).

I. Vers la croissance sans fin ou l'état stationnaire ?

« Le travail est à l'origine de l'accumulation du capital ». Telle peut en quelque sorte être résumée la pensée originelle concernant la croissance, depuis Adam Smith, ce travail devenant, au fil du temps, non plus seulement une activité productive, mais un moyen de réengagement des fruits du travail passé. Ainsi, selon Adam Smith, la croissance est-elle le fruit du travail qui permet à l'homme de satisfaire ses deux propensions naturelles à l'échange et à l'épargne. Investie, cette épargne est ce qui permet à l'individu, parallèlement à la division du travail, d'assurer son avenir et de devenir détenteur de capital, de devenir *entrepreneur*. Selon Ricardo et Malthus, c'est plus précisément le réinvestissement du profit qui fera la croissance, même si les rendements décroissants et l'accroissement de la population ont toutes les chances de finir par la mettre en péril. L'état stationnaire est en définitive la perspective qu'anticipent Malthus, Ricardo ou Mill. Ce pessimisme ne s'est pas trouvé relayé par Marx ou Schumpeter. La baisse tendancielle du taux de profit ne vaut en effet que pour l'économie capitaliste selon Marx. Une fois levée la contradiction de l'exploitation des prolétaires par les capitalistes, la croissance (à laquelle Marx s'intéresse peu) pourra sans doute être assurée dans une économie communiste (dont le fonctionnement n'intéresse d'ailleurs pas Marx davantage, Marx étant avant tout un théoricien du capitalisme). Encore la baisse du taux de profit ne se vérifiera-t-elle qu'à long terme. A court terme, Marx montre, par les schémas de reproduction, que le capitalisme repose en fait sur l'accumulation du capital et le réinvestissement de la plus-value monétisée (la reproduction élargie) et qu'il n'est pas impossible, en théorie, que les décisions des capitalistes sur les deux secteurs de production de biens d'investissement et de consommation rendent compatibles production et consommation. Mais la volonté de réaliser davantage de plus-value rend surtout probable les crises de sous-consommation.

Schumpeter s'attachera par la suite à identifier par quel moyen ce travail et cette volonté d'entreprendre autorisent véritablement un processus de croissance : par le biais des innovations qui justifient que l'on puisse parler de progrès technique. Les innovations se succèdent en effet à partir du milieu du XVIIIème siècle, dans le monde occidental, et fondent un mouvement auto-entretenu d'avancées technologiques : depuis la fameuse navette volante de 1733, la fusion du fer et du coke en 1735, les manufactures se développent dans les années 1760, rassemblant des ouvriers d'anciens métiers et travaillant sur des machines-outils, très importantes pour le textile ; Watt invente la machine à vapeur en 1764, machines qui se développent à partir de 1779 (et qui vont se diversifier jusqu'à la fin des années 1860) dans une véritable « révolution de la vapeur » à laquelle l'essor des chemins de fer doit être associé ; en 1827 est inventée la chaudière à vapeur haute pression, en 1842, la machine à coudre, en 1846, la presse rotative, en 1867, le béton armé. De 1880-1895 se développent l'électricité, la chimie, la métallurgie, le moteur à explosion, le téléphone. L'automobile apparaît en 1900, puis l'aviation en 1909…

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Cinq grappes d'innovations sont en fait souvent identifiées au sein des deux révolutions industrielles habituellement présentées comme ayant eu lieu dans les années 1760 pour la première (qui produit ses fruits continuellement jusque dans les années 1880), et dans les années 1880 pour la seconde :

- l'électricité (lumière, moteurs)
- le moteur à explosion (transports)
- pétrole, gaz et réarrangement de molécules
- communication, information, distraction
- eau courante, sanitaires

Les cycles longs décrits par Kondratieff sont généralement associés à ces grappes d'innovation technologiques observées en référence aux idées de Schumpeter.
Toutefois, les inventions ne sont qu'une partie des procédés innovants identifiés par Schumpeter qui relie la croissance (et les fluctuations, les cycles) aux innovations non seulement technologiques mais aussi organisationnelles, monétaires et financières. Ainsi faut-il concevoir les innovations dans les biens en tant que tels mais aussi dans les méthodes ou les processus de production voire de vente et de découverte de nouveaux marchés et percevoir également les innovations financières qui les ont accompagnés (lettre de change, crédit bancaire…). Les innovations sont ainsi au cœur du processus de croissance et l'expliquent, techniquement, là où la volonté de travail et d'utilisation des profits que l'on peut en tirer l'expliquent sociologiquement.

Avec Keynes, l'analyse se fait moins technique pour devenir macroéconomique. Selon lui, le moteur de la croissance réside essentiellement dans l'investissement. Keynes ne s'intéresse pas précisément à la croissance en volume mais immédiatement au phénomène de la croissance en termes monétaires en s'attachant au revenu global issu de la production (le revenu est égal à la somme des coûts de production) qui, selon lui, est essentiellement le résultat de l'investissement. Cet investissement, dans le schéma keynésien, ne dépend plus d'une épargne préalablement dégagée du revenu (il la génère en fait) mais d'anticipations et d'accès à un financement monétaire. Par le biais du multiplicateur, l'investissement est au cœur du processus de croissance qui n'est pas, chez Keynes, une fin, mais un moyen du plein-emploi des capacités productives, du facteur-travail notamment.
Les travaux de Harrod, Domar, Kaldor, Solow, connus sous l'expression « théories de la croissance » sont en fait des prolongements et des interrogations sur le modèle macroéconomique keynésien (issu de la Théorie Générale mais aussi du Traité de la monnaie avec ses équations dites fondamentales) et sur le caractère stable ou instable de la croissance et sur ses liens avec l'équilibre de plein-emploi des facteurs.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 5 pages.

Dossier
Les théories de la crissance

II. Les interrogations sur la stabilité de la croissance.

II.1. L'impossible croissance équilibrée (Harrod-Domar).

Selon Harrod (*An Essay in Dynamic Theory*, article de 1939), l'investissement est proportionnel aux variations attendues du revenu et l'équilibre suppose que l'épargne et l'investissement soient égaux :

I = v?Y, (c'est le principe de l'accélérateur, *v* étant positif)
I = S à l'équilibre, donc
sY = v?Y (s étant la propension à épargner)

?Y/Y = s/v est la condition d'équilibre définissant un sentier d'équilibre.

Ce taux de croissance g* est le taux de croissance requis : lorsqu'il est effectivement constaté, les choix d'épargne et d'investissement sont alors compatibles et l'équilibre est réalisé sur le marché des biens. Il est égal au taux de croissance garanti s/v. Ce taux de croissance assurera un équilibre de plein-emploi si il est de surcroît égal au taux de croissance de la population active g' : g* = s/v (ou s. ?Y/I) = g' est la condition d'une croissance équilibrée de plein-emploi.

Mais ce rapport s/v tient à des données relativement structurelles (effet d'accélération, taux d'épargne) de l'économie considérée au contraire de ?Y/Y qui dépend d'anticipations et de décisions. Les deux termes de l'équation ont toutes les chances de ne pas être égaux.

De surcroît, l'inégalité a tendance à s'auto-entretenir. En cas de variation attendue du revenu supérieure à celle qui assurerait l'équilibre, l'investissement va être encore augmenté en raison des effets du multiplicateur de Hahn ; en cas de variation attendue du revenu inférieure à celle qui assurerait l'équilibre, l'investissement va être encore abaissé en raison du multiplicateur. Autrement dit, la croissance est le plus souvent déséquilibrée, la croissance équilibrée, si elle a lieu, étant « sur le fil du rasoir ».

En 1947 (article, *Expansion and Employment*), Domar reformule l'idée de Harrod. L'investissement induit un effet-demande à court terme (c'est l'effet-revenu du multiplicateur keynésien) et un effet d'offre à plus long terme par l'augmentation des capacités productives (qui est bien l'objectif visé de l'investissement). La question est de savoir à quelle condition l'augmentation induite de a demande est compatible avec l'augmentation induite de la capacité productive et donc de l'offre.

L'investissement induit un effet multiplicateur : ?Y = ?I. 1/1-c. Il induit par ailleurs un effet d'offre qui dépend de la capacité productive antérieure et des techniques de production: ?I (on assimile parfois ? à 1/v, v étant le coefficient de capital de Kaldor défini comme le rapport entre la valeur du capital en usage et la valeur de la production annuelle).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.